

sait pas. L'amertume des larmes que l'on fait verser à son âpre ivresse. Puisqu'il allait souffrir, Jean voulait voir du moins combien elle souffrirait. C'était comme le paiement du respect gardé qu'il imposait à la pauvre fille. Les larmes de Lucie rachèteraient la stupidité de son platonisme. Et tandis qu'il contemplant Lucie, la lumière caressant ce front baissé où les cheveux blonds semblaient de légers fils d'or, il se répétait, comme pour s'éperonner dans sa résolution, ce qu'il s'était demandé tant de fois fiévreusement :

—A quoi te mènerait cette liaison ? A quoi ? Puis il songeait :

—A un homme comme toi il faut une passion qui l'élève, le rehausse à ses propres yeux et aux yeux du monde. Un Jean Mornas ne s'attarde pas à aimer une grisette !

Oui, mais elle lui tenait au cœur, la grisette, plus qu'il ne le pensait. Et, au moment de déchirer ce petit roman, chaste et doux, et qui n'aurait pas de dénoûment, Mornas éprouvait là une impression cruelle, inattendue, comme si cette part de sa vie, la part cachée et consolante, lui eût importé plus encore que l'autre, plus que la parade et la bravade en pleine lutte et comme en plein vent.

Il se décida cependant à parler, tout à coup, comme un homme qui, après avoir bien examiné le couteau, l'enfonce en pleine chair :

Il dit à Lucie, brusquement, que désormais—oui, dès à présent—elle n'avait plus à l'attendre. Il avait réfléchi. Ces visites fréquentes, qui lui devenaient une chère habitude, n'étaient plus possibles. Une nécessité de situation, de fortune, d'honnêteté, l'obligeait à laisser pour toujours la jeune fille seule et maîtresse de sa vie.

Il parlait vivement, avec une sorte de brusquerie colere, comme s'il eût voulu s'étourdir.

Un cri de Lucie l'arrêta.

—Ne plus revenir ?... Ne plus me revoir ? Et pourquoi ?

—Ah ! pourquoi ?

Elle avait laissé échapper de ses doigts son ouvrage qui venait de glisser jusqu'à ses pieds, et, les bras le long du corps, elle levait vers lui ses pauvres yeux bleus un peu égarés, tout tristes.

Et lui essayait alors de donner ou de trouver de bonnes raisons pour expliquer ce départ. Il n'était pas riche et ne pouvait associer à son existence une créature aussi pauvre que lui-même. Courageux pour supporter seul le poids de la lutte, au besoin le carcan de la misère, il souffrirait trop en voyant souffrir un être aimé. De quoi vivait-il ? De tâches harassantes, des labeurs d'un manœuvre cérébral. Un vieux savant de province ou plutôt un érudit de pacotille, lui faisait, depuis un mois, passer des nuits à des travaux abrutissants. Oui, un collectionneur de paperasses, pris sur le tard de l'ambition d'écrire, rêvant, à deux pas de la tombe, de couronnes académiques et incapable de rien produire, avait choisi pour collaborateur anonyme, pour *reinturier* littéraire, ce Jean Mornas, dont un de ses neveux, étudiant d'hier, lui avait parlé. Jean allait souvent à Versailles où habitait le bonhomme et se desséchait le cerveau pour le compte de cet écrivassier de hasard, avare et maussade.

—Voilà ma vie, mes ressources. Vous voyez que c'est peu vraiment !... J'aurais dû rester médecin. Mais la médecine me dégoûte. Je n'y crois pas à la médecine !... Alors, quoi ! je suis un ouvrier comme vous, Lucie, disait-il alors, de cette voix âpre qu'il avait aux heures de revendications et de discours agressifs... oui, un ouvrier en pantalon luisant et en redingote râpée, et qui n'a même pas la certitude de pouvoir nourrir par son travail la compagne qu'il se choisirait, comme le cassour de pierres nourrit, du moins, sa femme de ses mains ! Voilà ce que je suis, moi !... Quand on n'est que ça, on n'attache pas le pavé qu'on traîne au cou de ceux qu'on aime !

Mais il avait beau noircir aux yeux de la jeune fille cet avenir qu'il lui montrait gros de misère, lourd de nuées, elle essayait de sourire. Rien de cela ne l'effrayait, elle, rien.

Lentement, elle s'était habituée à l'affection de Jean et avait-elle jamais cherché à savoir s'il était riche, et comment il vivait et ce qu'il rêvait ? Il apparaissait, dans son petit logement d'orpheline, comme le seul être qu'elle aimât, qu'elle connaît presque. Elle savait que Mme Lorin le trouvait distingué et bon. Jean avait suivi, seul, avec quelques voisins, le convoi de la pauvre femme, et depuis ce temps, il semblait à Lucie que Mornas fût de sa famille. Elle ne se demandait pas comment elle l'aimait, voilà tout. Et l'idée que Jean pût lui annoncer, un jour comme aujourd'hui, qu'il ne reparaitrait plus, que c'était fini, fini, qu'il s'en allait pour ne plus revenir, ne lui était pas plus venue que cette autre idée : "Il pourrait m'épouser !... Je pourrais être sa femme !..."

Lucie restait immobile, raidie, n'entendant plus et comme pétrifiée. Alors il tendit les mains vers elle. Il la touchait, il l'appelait : "Lucie !... Lucie !..." Mais elle ne répondait plus. Elle gardait toujours cette immobilité effrayante, cette raideur cataleptique. Aussitôt, Mornas songea à ces pauvres filles qu'il avait lui-même tant de fois soumises à ses expériences, à la Salpêtrière et dans des réunions d'étudiants ; il se demanda si cette frêle et exquise Lucie n'était point frappée de quelque névrose comparable à celles de ces malheureuses. Puis cet état cataleptique rapide sembla faire place à une sorte de léthargie, et la tête de la jeune fille, cette jolie tête de vierge blonde, s'inclinait doucement vers l'épaule tandis que les yeux se fermaient. Alors, Jean Mornas souffla rapidement sur ces paupières closes. Lucie revint à elle tout à coup, comme réveillée brusquement. Et après avoir légèrement cligné des paupières, Lucie levait sur Jean Mornas ses yeux doux, pleins de supplications, de tendresse dévouée et timide : des yeux de brebis consciente de la tuerie et qu'on va égorger.

Jean éprouvait maintenant un trouble bizarre. Il ne se sentait plus le courage de répéter à la pauvre fille ce qu'il lui avait dit tout à l'heure. L'anéantissement de la faible créature, là, devant lui, lui avait fait passer un frisson de terreur. Il lui avait semblé qu'il venait de frapper à mort la malheureuse. Cette suppression temporaire de la vie, qui lui paraissait un simple phénomène curieux à étudier lorsqu'il l'observait sur une autre, lui produisait, ici, l'effet de quelque chose de sinistre, de criminel. Cette idée de la brebis saignée lui avait sauté au cerveau et ne le quittait plus.

Alors il s'efforça de calmer Lucie, de la consoler. Rien de ce qu'il venait de lui dire n'était vrai ou, du moins, n'était définitif. Il ne s'agissait que d'une épreuve. Oui, une simple épreuve. Sans doute, il eût été plus sage d'en rester là, de ne pas continuer à vivre d'un amour sans issue, sans raison. Mais quoi ! il fallait peut-être laisser la raison de côté ! Ils s'aimaient. Eh bien ! oui, ils continueraient à s'aimer, puisque Lucie le voulait ! Il ne la quitterait pas. Il ne la quitterait jamais. Il reviendrait. Rien ne serait changé dans leur existence. Elle ne serait pas une abandonnée. Non, non ! il le lui promettait, il le lui jurait.

—Eh bien ! voyons, maintenant, voyons, êtes-vous plus rassurée, Lucie ?

Il s'était, après avoir quitté Montmartre, couché en revivant dans cette période confuse qui précède le sommeil, tous les incidents de la journée, et ses rêves, fragments disloqués de la réalité vécue, lui représentaient Lucie à demi mourante, tournant vers lui des yeux suppliants, puis, tout à coup, comme il fuyait, le suivant automatiquement, d'un pas raidi de statue ambulante. Il descendait ainsi la pente de la rue Audran, puis de la rue Germain Pilon, qui y conduisait, et il entendait le pas alourdi de la jeune fille, et il la sentait derrière sa nuque la main étendue, toute froide. En se réveillant brisé, le lendemain matin, Jean se demanda s'il n'irait pas voir Lucie. La crise de la veille pouvait avoir laissé des traces. Mais non, Lucie, rassurée lorsqu'il était parti, ne devait pas plus garder souvenir de la scène, qui l'avait si profondément secouée, qu'il n'en conservait, lui, des visions falotes de cette nuit de malaise. D'ailleurs, à Versailles, M. de la Berthière l'attendait.